



# *La Fureur de vivre*



Lauren Hough

# La Fureur de vivre

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marie Chuvin et Laure Jouanneau-Lopez

Les Éditions du  
PORTRAIT

---

---

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :  
**leseditionsduportrait.fr**

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

*Leaving Isn't the Hardest Thing*

(Vintage Books, A Division of Penguin Random House LLC, New York)

Copyright © 2021 by Good Dog Harper LLC

Publié avec l'accord de Folio Literary Management, LLC

Copyright © 2023 Les Éditions du Portrait pour la traduction française

ISBN 978-2-37120-046-3

---

## *Préface de Cate Blanchett*

Tandis que je me préparais à enregistrer *La Fureur de vivre* en livre audio, j'ai envoyé un message à Lauren Hough pour lui demander quelques éclaircissements. Des détails techniques, rien de plus – comment, par exemple, prononcer son nom correctement (je suis australienne et elle vient, disons, de partout et nulle part à la fois). Lauren a consciencieusement lu dans son dictaphone les noms communs, les énumérations et les acronymes présents dans ses histoires – dans un format haché, une sorte de boussole fléchant les points cardinaux de sa vie extraordinaire, marquée par son grain de voix rauque et singulier.

J'ai conservé cet enregistrement de Lauren, et, quand je me suis demandé ce que je pourrais bien écrire sur son style presque indéfinissable, je l'ai réécouté. J'ai de nouveau été frappée par son pouvoir de métamorphose. Par sa voix.

Cela fait longtemps que Lauren et moi ne nous sommes pas retrouvées dans la même pièce, le même bar ou la même voiture à discuter en tête à tête. Mais à mesure que je prêtais attention à ses intonations et à son timbre, le souvenir de ma réaction initiale, à la lecture du premier texte sur lequel j'étais tombée (alors intitulé « J'ai été technicienne. J'ai vu le pire de l'Amérique »), a ressurgi avec puissance : « Quel regard sur le monde ! Et quelle voix ! » m'étais-je émerveillée à l'époque. « Qui est Lauren Hough et où s'est-elle cachée tout ce temps ? »

Sa voix physique – tout comme sa voix littéraire – est chaleureuse, drôle et profonde ; profonde d'aventures et d'une soif de vivre qui contrastent avec son expérience de l'existence, le plus souvent douloureuse. Sa voix d'autrice adopte la perspective d'une vie à la marge, d'une périphérie qui contemple le centre et se demande quel effet, quel goût, quelle apparence peuvent bien prendre la certitude, la

stabilité, l'approbation et l'amour. Bon sang. Ne serait-ce que savoir devant quels programmes télé il est acceptable de rire représente un vrai défi.

À mesure qu'elle prononçait à mon intention les mots : « weed tolérée », « OPSEC », « furieux : Fox News ne fonctionne plus », je devinais à sa voix qu'elle était prête à rire de mon besoin de savoir, et prête à m'ouvrir généreusement la porte d'un monde dont j'ignorais tout afin de m'en expliquer les rouages, tel un aimant qui n'en finit pas de rassembler des fragments de vie épars comme autant de petits bouts de ferraille éparpillés. Étrangement familière et irrésistiblement distante à la fois. Brutalement honnête, absurde et astucieuse, elle met les gens face à leurs contradictions. C'est qu'elle en a passé du temps dans le caniveau, à observer les étoiles avec une intensité que la plupart d'entre nous ne sauraient imaginer. Je me demande parfois si elle ne serait pas, dans sa filiation littéraire, l'enfant illégitime de Lucia Berlin, de Rimbaud et des Simpson. Oui, c'est certain, elle a vu le pire de l'Amérique, mais le regard qu'elle porte sur son enfance baladée aux quatre coins de l'Europe ne doit pas être négligé. La vision de Lauren sur le monde en général est si déroutante qu'une fois qu'on l'a adoptée, entendue ou lue, il n'y a pas de retour en arrière possible. Son écriture est un clairon retentissant qui en appelle à notre humanité. Tout comme l'autrice elle-même.

Mes conversations avec Lauren, au cours de ces dernières années, ont été franches, crues et hilarantes. Il m'est arrivé de rire à en avoir les larmes aux yeux en lisant ses messages. Je chéris sans limite son amitié et sa façon de manier le stylo. Quel voyage, en effet, de la découverte de ses tweets et autres articles à la lecture avide des épreuves de *La Fureur de vivre* ; mais prononcer ses mots à voix haute (correctement, je l'espère... ?) a peut-être été la plus grande révélation d'entre toutes. J'avais bien perçu le pouvoir hypnotique de conteuse de Lauren, mais en la lisant tout haut, j'ai véritablement entendu le rythme du cœur

qui battait dans chaque phrase. La douloureuse envie de créer du lien et d'être entendue.

Lauren a passé des années à écrire sur sa vie avant d'être reconnue. Elle a elle-même forgé ce qui aujourd'hui semble être une forme littéraire innée, et qui tait pourtant la réalité d'un indéniable combat pour trouver sa place dans le monde réel. C'était loin d'être gagné. Ça n'a jamais été facile. Ce n'est toujours pas évident. Sa volonté de se dévoiler au grand jour, d'exposer l'expérience acquise à la sueur de son front, ainsi que d'imaginer diverses aventures par-delà la sienne, injectent une puissante humanité à cette lecture. On a du mal à reposer le livre. C'est peut-être, pour le lecteur et la lectrice, le commencement de la fureur de vivre...

À la seconde où j'ai rencontré Lauren à Austin, dans le bar où elle travaillait et continuait malgré tout à dormir avec son chien, j'ai su qu'à l'oral comme à l'écrit, elle était une conteuse-née. Il a simplement fallu du temps pour que le reste du monde en prenne la mesure et que Lauren fasse enfin son entrée en scène. Quelle s'approprie sa propre voix.

Que le spectacle commence, Lauren !  
Nous sommes tout ouïe.



## *Note de l'autrice*

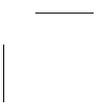
Nous avons toujours sur nous des missels de versets bibliques à apprendre par cœur – un verset par jour. Et puis il y avait des prières entières, des psaumes et des chapitres de la Bible que tout enfant de la Famille digne de ce nom se devait de connaître. Pendant un certain temps, quand j'étais punie, on me donnait systématiquement un passage à apprendre par cœur – l'Épître aux Hébreux, verset 11, par exemple. On m'a beaucoup punie. Et j'ai une excellente mémoire. Pourtant, je sais que dans le fatras de mots et de phrases que je répétais sans cesse pour les imprimer dans ma mémoire et que je me récitais par défi – parfois une prière s'y glissait – j'ai ajouté, modifié, enlevé des mots. Si on me demandait de mettre la main sur un verset aujourd'hui, un verset que j'ai appris, il serait différent de celui que j'ai en tête. Le sens serait le même. Mais j'aurais interverti un « tu » et un « vous », un « il faudra » et un « tu devras ». Je serais persuadée qu'il s'agit d'une nouvelle édition, la Nouvelle version internationale peut-être, et qu'il y a forcément eu erreur à l'impression.

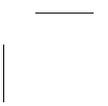
Il en va de même pour mes souvenirs. Ce sont des histoires que je me suis répétées tellement de fois que j'ai ajouté des phrases et enlevé des personnes. J'ai ajouté un grand soleil et supprimé une odeur. Ajouté un goût et fait sauter les murs. Pour moi, le sens n'a pas bougé. Mais mes souvenirs ne sont pas une suite de versets. Ce ne sont même pas des souvenirs d'événements passés. Ce sont des souvenirs de souvenirs.

J'ai essayé d'être aussi exacte et fidèle que possible. Mais la vérité que je connais n'est que le souvenir d'un souvenir, une histoire que je me suis racontée pour y trouver un sens.

J'ai modifié le nom des coupables et des innocents, et d'un Kyle parce qu'il y avait trop de Kyle. J'ai modifié quelques petits

détails pour protéger celles et ceux que j'aime. Mais comme toutes celles et ceux qui ont des frères et sœurs le savent, il est possible d'assister ensemble au même événement et que personne ne s'accorde sur la version à restituer. Tant pis, ici, c'est moi qui raconte les histoires. Le meilleur conseil que j'aie à donner, si votre fille veut devenir autrice, c'est de l'envoyer vivre chez ses cousins.





*À mes grands-mères, Nell et Barbara*



## *Solitaire*

**D**emandez-moi d'où je viens et je vous mentirai. Je vous dirai que mes parents étaient missionnaires. Je vous dirai que je viens de Boston. Ou que je suis du Texas. Les gens croient à ces mensonges. Je suis bien plus à l'aise avec les mensonges qu'avec la vérité – ils ne m'angoissent pas. Quand je pense à la vérité, et au simple fait de la dire, je lâche un rire nerveux et mes paumes deviennent moites. J'évite votre regard. Je sais que je n'aimerais pas ce que j'y verrais.

Quand le shérif Horton s'est frayé un chemin jusqu'au porche d'un pas nonchalant, tout en longeant ma voiture qui se consumait dans l'allée, j'ai compris qu'il fallait, autant que possible, s'en tenir à la vérité. J'avais observé sa discussion avec les pompiers un peu plus loin sur la pelouse, mais sous la pluie battante, je n'avais rien compris mis à part quelques mots.

J'étais assise sur les marches et je me séchais les cheveux avec une serviette. Ce qui n'était pas bien compliqué : j'avais quasiment tout coupé cet été-là, quand on avait atteint les trente-huit degrés avec un taux d'humidité de cent pour cent en Caroline du Sud et que mettre le nez dehors revenait à se jeter dans un lave-vaisselle en plein cycle.

Horton a retiré son chapeau avant de le frapper contre sa cuisse pour l'essorer. Quand je me suis levée, je me suis rendu compte qu'il était plus petit que moi. J'ai reculé d'un pas. Je mesure un mètre quatre-vingts, or les hommes n'aiment pas trop ça, se sentir petits. Je lui ai présenté une main, qu'il a écrasée dans sa poigne grassouillette.

« Ça ressemble bien à un incendie criminel » a-t-il lancé en me fixant, comme s'il attendait une autre réponse que « bien joué, Sherlock ».

Alors j'ai répondu « ouais, ça sent l'essence » en imitant son accent.

Parfois, le mimétisme n'est pas volontaire. C'est à sa façon de parler qu'on entend à quel point l'autre est différent. Il suffit de revenir au Texas, à Amarillo par exemple, après des années à l'étranger pour reprendre l'accent hyper vite. Un peu comme en Caroline du Sud. Si on ne parle pas exactement comme eux, les gens se mettent à poser des questions, genre « tu viens d'où ? ». Alors on se met à les imiter sans même y penser. On se sent plus en sécurité quand on se fond dans la masse.

J'ai allumé une Marlboro pour m'occuper les mains – j'avais assez de jugeote pour ne pas les mettre dans mes poches. Les codes du Sud sont dans la lignée des règles de l'armée : on ne s'adresse pas à une figure d'autorité avec les mains dans les poches.

Je lui ai proposé une cigarette. Il m'a demandé si je trouvais que c'était une bonne idée, avant de désigner d'un signe de tête la voiture encore fumante. Sur le gazon, les pompiers criaient et se lançaient des vannes en rangeant leur lance à eau. J'ai répondu que ça m'étonnerait qu'il y ait de grands risques de combustion. Il m'a demandé si on ne ferait pas mieux de rentrer. J'ai montré ma cigarette en guise de bonne excuse. Il a haussé les sourcils, comme si ce n'était pas recevable. Je lui ai dit que ce n'était pas chez moi et que je ne pouvais donc pas le laisser entrer, ce qui me semblait être une réponse tout à fait raisonnable. Je ne sais pas ce qu'il espérait trouver.

Il voulait savoir si j'avais une idée du coupable. J'ai répondu que c'était probablement la personne qui m'avait laissé des menaces de mort. Il a sorti son calepin et m'a réclamé des noms, mais j'ai dit que je n'en savais rien. Il m'a demandé avec un sourire en coin si je me doutais du mobile, mais il avait déjà sa petite idée.

J'aurais dû m'inquiéter un peu plus quand, un mois à peine avant cette fameuse nuit, quelqu'un avait tracé les mots

« MEURS SALE GOUINE » dans la poussière sur ma voiture de loc. J'aurais dû en parler à quelqu'un.

J'avais vingt-trois ans et j'étais caporale, responsable des sauvetages au combat. Ça a l'air cool, comme boulot. On m'imagine toujours en train de sauter d'un hélico, de riposter face à l'ennemi ou de sauver un pilote. Dans les faits, je lisais, je jouais énormément au solitaire et, une fois par semaine, je m'asseyais dans un coin de la salle de réu pour faire défiler un PowerPoint.

Quand j'ai découvert cette première menace, mon unité était en manœuvre en Égypte – un séjour plutôt bienvenu, loin de mon lieu d'affectation, la base Shaw en Caroline du Sud. Être en manœuvre, en fait, revient à jouer au solitaire à l'étranger – sur l'ordi, parce qu'il est interdit de lire à son bureau. Pas très pro, paraît-il. Et passer son temps libre à bizuter : tartiner des sacs de couchage de glue, mettre des œufs dans les bottes des autres, scotcher au chatterton des panneaux « ICI PIPE GRATUITE » sur les lits de camp.

Quand j'ai reçu ce premier message, j'ai eu envie de croire que c'était juste une mauvaise blague. J'ai récuré la voiture pour enlever la poussière en espérant que personne n'ait rien vu. Et puis ça m'est sorti de la tête, parce qu'il est arrivé autre chose quand j'étais en Égypte : j'ai reçu un ordre de mission. Je devais me rendre dans la base d'Araxos, en Grèce.

Après deux ans à Shaw, il était temps que je sois mutée, mais vu que l'Armée de l'air m'avait enterrée en Caroline du Sud, ça ne m'aurait pas étonnée qu'on m'envoie dans une autre base dégueu des États-Unis, dans le Dakota du Sud, peut-être.

Il ne me restait plus qu'à rentrer à Shaw pendant un temps, me la fermer au sujet de cette vanne à la con qui avait des airs de menace et deux mois plus tard, on m'enverrait en Grèce. Je nagerais dans la mer. Je siroterais de l'ouzo. Je continuerais à jouer au solitaire. Et cette fois, je ne révélerais pas mon homosexualité à n'importe qui. Je serais une toute nouvelle personne – comme

à mon habitude depuis que je suis en âge d'avoir des souvenirs. Nouveau pays. Nouvelle ville. Nouvelle histoire.

Je suis rentrée à Shaw avec l'espoir – et j'y ai presque cru – de laisser mes soucis en Égypte. Peut-être que ce n'était même pas quelqu'un de Shaw. Ça aurait très bien pu être un Marine de Camp Lejeune ou un soldat de Fort Bragg en manœuvre. Et puis un matin, au réveil, j'ai retrouvé mes quatre pneus crevés. Des pneus crevés, ce n'est pas une blague à la con. J'aurais dû appeler la police à ce moment-là. J'aurais dû garder le message suivant, cette fois écrit sur un bout de papier et glissé sous mon essuie-glace, qui disait que je brûlerais en enfer, ou celui d'après, annonçant qu'ils allaient me tuer.

La nuit où ma voiture a pris feu, j'avais accepté de garder la fille de mon supérieur, le sergent Peters. En grande partie parce que je pouvais mater HBO deux soirs de suite et éviter les prises de tête entre colocs à propos de la vaisselle ou du choix du film. Je l'aimais bien, le sergent Peters. C'était un grand type de la cambrousse qui avait le mérite de m'avoir draguée une seule fois et qui se mettait à radoter sur le vent que je lui avais mis uniquement quand il picolait. J'étais dans l'armée depuis assez longtemps pour savoir qu'on ne pouvait guère attendre mieux de la part des militaires. La pilule passait à peu près quand je leur disais que j'étais lesbienne. C'était probablement pour ça que tout le monde dans ma petite unité savait tout de moi – c'était ce qu'ils pensaient, en tout cas. J'étais loin d'avoir fait une annonce générale, mais le dire à un mec, même pour le convaincre qu'il n'avait pas la moindre chance avec moi, ça revenait à en informer vingt autres. Mis à part quelques blagues pas drôles, les bruits de couloir n'avaient jamais posé de problème. En tout cas, j'avais de la sympathie pour Peters, sa gamine était supportable et surtout, je kiffais ses deux bergers allemands.

Ce soir-là, je venais de coucher la petite et de mettre *En direct sur Ed TV* dans le magnétoscope – parce que j'étais

lesbienne et que je me devais de regarder tous les films avec Ellen DeGeneres<sup>1</sup>. J'étais bien installée sur le canapé du salon, à l'arrière de la maison. C'est là que j'ai entendu les vitres trembler. Les chiens sont devenus fous. Je me suis précipitée vers la fenêtre côté rue et j'ai vu mon Acura Integra noire flambant neuve engloutie par les flammes.

La gamine titubait dans l'entrée, à moitié endormie dans son pyjama. Elle devait avoir douze ans à l'époque. Je lui ai dit de sortir par le jardin. Je ne savais pas si la maison était en feu, mais ce n'était qu'une question de temps : ma voiture était garée à moins d'un mètre du garage. J'essayais de calmer les chiens quand je l'ai vue ouvrir la porte côté rue.

Je l'ai obligée à faire demi-tour et j'ai emmené tout le monde, chiens compris, dans le jardin derrière la maison. J'y suis retournée pour attraper le téléphone et une couverture pour ne pas que la petite meure de froid. J'ai appelé les secours alors qu'une gerbe de flammes fusait tellement haut qu'elle dépassait du toit.

Quand les pompiers sont arrivés, ils ont éteint le feu et prévenu le shérif. C'est là que j'ai su que la maison était intacte. J'ai envoyé la petite au lit avant d'appeler le sergent Peters, qui m'a donné la consigne de ne pas laisser entrer qui que ce soit chez lui – sous aucun prétexte. Peters aimait beaucoup ses flingues et il était possible que tous ne soient pas entièrement légaux.

C'est comme ça que je me suis retrouvée, en 1999, à discuter avec ce péquenaud de shérif dans un trou paumé de la Caroline du Sud où il y avait plus de drapeaux confédérés que de drapeaux américains. J'avais bien conscience que le petit sourire en coin qui accompagnait sa question était lourd de sens.

J'ai tiré sur ma cigarette pour m'offrir le luxe de trouver la meilleure réponse. J'ai dit qu'on devait me soupçonner d'être

---

<sup>1</sup> Ellen DeGeneres est une animatrice et humoriste américaine. Elle a fait son coming-out à l'antenne en 1997. *Toutes les notes sont des traductrices.*